

August Strindberg

Correspondance Tome 2

ZULMA 2011

31 mars 2011

Un monument de colère

AUGUST STRINDBERG

L'immense correspondance de l'écrivain
suédois révèle un misogyne
qui ne pouvait se passer des femmes.

CHRISTOPHE MERCIER

VINGT-DEUX VOLUMES, une publication étagée sur un demi-siècle (1948-2001) : la correspondance de Strindberg est sans doute une des plus abondantes de l'histoire littéraire, ce qui ne surprend pas de la part de l'écrivain suédois, qui a touché à tous les genres et dont l'œuvre semble inépuisable, par sa masse comme par sa diversité. Il était impossible d'envisager d'en traduire l'intégralité : l'édition française, en trois volumes, représentera un dixième de l'ensemble. À la fin du tome I, nous avons laissé Strindberg à Grez-sur-Loing, en compagnie de sa femme, Siri, et de leurs trois enfants en bas âge. Le tome II couvre les années 1885 à 1894, qui, pour l'auteur d'*Inferno*, seront des années agitées : après Grez, la famille Strindberg séjourne en Suisse, en Bavière, au Danemark. Strindberg est jaloux, le mariage se dégrade. En 1889, c'est le retour en Suède, le temps de divorcer, puis l'écrivain part pour Berlin, où il épouse, en 1893, une jeune

journaliste autrichienne, Frida Uhl, dont il aura une fille avant un nouveau divorce, dès 1894.

Ces années de nomadisme et de crises conjugales sont aussi des années d'intense création : les pièces les plus célèbres du dramaturge (*Père, Mademoiselle Julie*) datent de cette époque, de même que plusieurs romans, des essais-reportages ainsi que les premiers textes autobiographiques : *Le Fils de la servante* et *Plaidoyer d'un fou*, écrit directement en français.

Mauvaise foi

Strindberg est un imprécateur, une âme torturée qui envisage le suicide, mais, écrivain jusqu'au bout des ongles, il a bien conscience de se mettre en scène, et d'en rajouter : « Sache qu'étant écrivain, je mélange la fiction et la réalité ; toute ma misogynie est théorique, et je n'aurais pu vivre sans la compagnie d'une femme. Avec la mienne, on est de vrais loustics. Je l'assure. Parfois, on se querelle à faire s'envoler le toit, mais aussitôt après on s'amuse comme des enfants et, le soir, on joue au trictrac. Aujourd'hui encore, il nous arrive de

bavarder, de batifoler des nuits entières, comme si de rien n'était », écrit-il alors même qu'il est au bord du divorce. Et le jugement sévère qu'il porte sur le mariage ne l'empêche pas de se remarier sitôt divorcé.

Les lettres de Strindberg ne sont pas uniquement le journal de mariages successifs qui se déchirent. Elles sont aussi un monument de colère et d'excès évoquant irrésistiblement ces deux autres imprécateurs que sont Léon Bloy et Céline. Comme Bloy exilé au Danemark, Strindberg a fui son pays où il se sentait incompris, mais ne cesse de déverser son mépris sur son pays d'adoption. Comme Céline, il atteint les sommets d'une mauvaise foi du plus haut comique.

« Votre mise sous le boisseau des Maraudeurs, vos tergiversations à propos des Paysans français, vos agissements perfides et assassins à l'égard de la quatrième partie du Fils de la servante, ainsi que le boycott puéril, immature (...) joint au clientélisme que vous pratiquez, tout cela m'a causé de telles souffrances que même une vie entièrement consacrée à la vengeance ne suffirait pas pour réinstaller l'équilibre » : on croirait entendre l'auteur de *Normance* s'adressant à Gaston Gallimard.



Avec Nietzsche

Strindberg, cependant, sait aussi manifester son admiration, même si, dans le cas des lettres qu'il écrit à Zola dans un français savoureux, l'admiration n'est pas aveugle, ni totalement désintéressée, puisqu'il demande au romancier français son appui pour être joué sur les scènes parisiennes.

La correspondance de Strindberg est douloureuse et irrésistiblement drôle. On n'oubliera pas les quelques lettres échangées avec Nietzsche. La dernière missive que Strindberg lui adresse est à moitié en latin et à moitié en grec, et signée « *Strindberg (Deus, optimus maximus)* »... On s'étonne de cette signature jusqu'à la page suivante, où, à un ami commun, Strindberg écrit : « *Je crois que notre ami Nietzsche est devenu fou et, ce qui est pire, il risque de nous compromettre, sauf si le rusé Slave nous mène tous en bateau.* » La preuve de la folie ? Nietzsche avait signé une lettre « *Julius Caesar* » !. ■

CORRESPONDANCE

D'August Strindberg,
tome II (1885-1894),
choix, présentation
et traduction
du suédois
par Elena Balzamo.
Zulma,
510 p., 22 €.



31 mars 2011

Strindberg en pâture aux imbéciles

Par MATHIEU LINDON



«**L'**effrayant Strindberg. Cette fureur, ces pages arrachées à la force du poing», écrit Kafka dans son *Journal*. Le deuxième tome de la *Correspondance* de l'écrivain suédois né en 1849 et mort en 1912, qui couvre les années 1885-1894 où il écrit à la fois *Mademoiselle Julie* et le *Fils de la servante* (un chef-d'œuvre théâtral et un autobiographique), montre la rage apportée par Strindberg à être Strindberg. Les femmes, le roman, la politique, rien ne doit rester debout. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut atteindre «le plus difficile»: «être honnête».

A propos du *Fils de la servante*: «Je crois que, tout démagogue que je sois, je suis trop aristocrate pour écrire pour la plèbe. [...] Mais cette fois-ci, je me suis observé comme si j'étais mort, sans plus me soucier du groin inquisiteur de la plèbe [...]» Et l'écrivain de se démener pour refuser toute culpabilité quand bien même «on n'a pas le monopole de son vécu» et que d'autres risquent de souffrir de ce qu'il écrit: «Toutefois, on peut se demander si les intérêts de quelques particuliers ne devraient pas être subordonnés à quelque chose d'aussi important que de montrer le dénuement véritable de toute une existence. J'ai sacrifié la paix de ma vie privée, j'ai livré ma personne tout entière en pâture aux imbéciles – ne serait-il pas

«Jésus = la classe inférieure, l'ami des imbéciles, des pauvres d'esprit, des bons à rien.»

juste que d'autres aussi laissent un peu de leur peau pour une cause aussi bonne et aussi importante?» A son éditeur Albert Bonnier, quant à l'ensemble de son œuvre autobiographique: «Certes, c'est comme vendre son propre corps à une salle de dissection, mais qu'importe puisqu'on est mort et que les autres pourront tirer parti du cadavre!» C'est ce même éditeur que l'écrivain désargenté maltraite à longueur de temps non sans antisémitisme et dont il voudra cependant que ses propres enfants apprennent le nom avec reconnaissance parce que «Bonnier avait un jour sauvé leur père de la déchéance et par là avait contribué à rendre leur enfance aussi radieuse qu'elle l'a toujours été» («radieuse» n'est pas le mot qui vient spontanément au lecteur quand il s'agit d'évoquer la vie familiale de Strindberg, trois fois marié, trois fois divorcé dans d'épouvantables déchirements). L'écrivain a «démasqué la fiction littéraire», désormais assuré que «nous ne connaissons que des fragments de l'existence des autres et nous ne pouvons écrire qu'un seul roman, celui de notre propre vie». Il ne sait plus si sa pièce *Père* «est une fiction ou si ma vie a été comme cela».

Elena Balzamo dit dans son introduc-

«J'ai l'impression d'être un somnambule, comme si la fiction et la vie se mélangaient. [...] Par trop de fabulation mon existence est devenue celle d'une ombre; j'ai l'impression de ne pas marcher sur la terre ferme mais de planer, à l'état d'apesanteur, dans une atmosphère non pas d'air mais

de ténèbres. Si jamais une lumière les éclaire, je tomberai aussitôt, anéanti!» (L'étrange lumière de sa maladie mentale amènera Strindberg aux crises relatées dans *Inferno* en 1897.) Il fait cette critique à un ami qui lui a soumis un manuscrit: «Tu portes en toi un germe évolutif, mais tu n'as pas cultivé ton moi à l'aide d'un égoïsme brutal.» Personne n'est à l'abri de sa férocité, ni Ibsen ni Tolstol. Et Jésus, «ce minable» qui «ne supportait pas la solitude», est particulièrement soigné: «Jésus = la classe inférieure, l'ami des imbéciles, des pauvres d'esprit, des bons à rien.» Strindberg décrit l'étendue contradictoire de son image de soi. «Je pensais souvent que j'étais un dégénéré, mais aujourd'hui je suis convaincu d'être un géant qui, dans ses moments de faiblesse causée par le surmenage, peut éprouver des velléités socialistes (= désir que la lutte prenne fin), vouloir retourner en enfance [...]. [...] L'intelligence forte sait se plier, être souple, supporter, endurer, attendre!»

tion que les lettres de Strindberg sont «à la fois effusions spontanées et mises en scène soigneusement construites, documents biographiques et morceaux de fiction littéraire», qu'il s'agit «de monologues», tout occupé qu'il est à son autoexploration. Zola et Nietzsche comptent pourtant parmi ses correspondants de cette période. Il trouve que les femmes, «ces demi-singes, ces créatures tout juste sorties de l'âge de bronze n'ont pas à se mêler de nos affaires», mais aussi que «ma misogynie est purement théorique, je ne pourrais pas vivre un seul jour sans avoir la possibilité de réchauffer mon âme à la chaleur de leur existence végétale inconsciente». Si son ex-femme met en cause son «manque de virilité», il la traite de pute («ce n'est pas le boulot qui est trop petit, c'est l'échec qui est trop grand!») Il se moque drôlement de sa propre manie de la persécution avant de terminer ainsi son développement: «Quant à la vraie "persécution" dont tu m'as vu être victime et que nul ne met en doute à l'exception de mes nobles persécuteurs, aucun revolver ne peut m'aider, même pas une batterie entière de canons.» Un élément ne souffre pas de contestation pour le lecteur: la réalité des souffrances de Strindberg.

AUGUST STRINDBERG

Correspondance, tome II (1885-1894). Choix, présentation et traduction du suédois par Elena Balzamo. Zulma, 510 pp., 22 €.

16 mars 2011

LIVRES

« De formidables conteurs »

Professeur, spécialiste émérite des Vikings, traducteur des grandes sagas islandaises, Régis Boyer décrypte les lettres danoises, suédoises, norvégiennes...



A. BOUQUIN/AGENCE FRANCE PRES

CULTURES Selon Régis Boyer, cette littérature raconte quelque chose.

Cela avait-il un sens d'inviter ensemble les auteurs de cinq pays nordiques ?

> Oui, mais attention, parmi les cinq, il y a la Finlande, qui n'est pas un pays scandinave. On y parle une langue à part, finno-ougrienne, que personne ne comprend. Seulement, la Finlande a été colonisée par la Suède pendant six siècles, donc il existe une littérature finlandaise en suédois, très différente cependant des autres. C'est en Islande, vers les XII^e-XIII^e siècles, que sont nées les littératures nordiques dans leur ensemble. Les grandes mythologies, les sagas, l'extraordinaire poésie skaldique ont été écrites en islandais. On explique en partie ce miracle islandais par le mélange des cultures, scandinave et celte, de ses premiers habitants, en 874. Aujourd'hui, l'islandais est le latin du suédois, du danois et du norvégien.

Cette matrice commune entraîne-t-elle des ressemblances ?

> Les Scandinaves sont des cousins germaniques. Ils s'entre-comprennent, s'entrelisent. En fait, il règne entre eux une sorte d'attraction-répulsion, car leurs histoires ont été imbriquées : la Suède, à un moment, possédait toute la Finlande ; le Danemark,

ancienne grande nation, a régné sur la Norvège, l'Islande et le sud de la Suède ; la Norvège était, au XIII^e siècle, l'un des grands pays de l'Europe, son roi traitait de pair avec Saint Louis. Ils sont tous d'ailleurs nostalgiques de cette « époque de la grandeur »

D'où une littérature assez semblable ?

> Oui, leurs auteurs procèdent aux mêmes choix de thèmes et de traitement et ont, surtout, la même vision de l'homme, de la vie, du monde. Leur talent majeur est narratif : ils pratiquent l'art de conter, de raconter. Leur littérature, quel que soit le genre envisagé, raconte quelque chose. Leurs plus grands écrivains, le Danois Andersen, la Suédoise Selma Lagerlöf, le Norvégien Knut Hamsun sont des narrateurs. Même les dramaturges (Ibsen, Strindberg, Jon Fosse) racontent une histoire. Enfin, ce ne sont pas des écrivains abstraits, à la française, ils sont à l'aise dans le concret, sont très proches de la nature – quand ils font un petit tour, c'est 20 kilomètres, à pied ! La mer, les rivières, la neige sont omniprésentes. Ainsi, le décor joue un rôle majeur dans leur inspiration comme dans leur poésie, qui est très active. On lit de la poésie à la radio tous les jours !

Le décor tient donc plus de la nature que de l'urbanité ?

> Bien sûr. Vous avez là au total une

population d'à peine 19 millions (9 millions de Suédois, 5 de Danois, 4 et quelques de Norvégiens) sur des surfaces immenses – pas toujours habitables, certes. La culture urbaine progresse, mais ils l'affrontent difficilement et n'échappent pas à la boisson, à la drogue. Cela dit, ces Germains sont des hommes d'ordre, de loi et d'action. Ils obéissent, appliquent. N'oublions pas que l'œuvre principale de Kierkegaard s'appelle *Enten-Elter*, c'est-à-dire *Ou bien... ou bien* : tu choisis le Christ ou tu choisis le Diable, il n'y a pas d'autre alternative.

Y a-t-il des sujets tabous ?

> Plus maintenant, mais les Scandinaves ont longtemps été des luthériens et donc des puritains, voire des piétistes. Ce qui entraînait des contraintes morales et sexuelles notables. Pendant des siècles, il a fallu faire attention au regard d'autrui – le critère absolu – et rester fidèle à l'orthodoxie religieuse. C'est pour cela que l'on voit aujourd'hui une telle réaction contre la morale et la sexualité traditionnelles.

Peut-on caractériser chacune de ces cultures ?

> Oui, les Danois, frontaliers de l'Allemagne, sont beaucoup plus européens, plus ouverts à la problématique européenne de la modernité. Les Suédois sont



STRINDBERG: MICHAEL W. DEL CORRAL/RETNA

STRINDBERG LE VOLCAN SUÉDOIS

« Vivre, c'est avoir l'âme en éveil mais c'est aussi être capable de souffrir », disait Strindberg, et ces mots résument parfaitement la vie de l'allumé suédois, un forcené de la littérature. Son œuvre est considérable, mais on ignorait encore sa correspondance, tout aussi colossale : 22 tomes, qui sont réduits à 3 pour l'édition française, que pilote Elena Balzamo. Voici le deuxième volume, où, entre 1885 et 1894, on voit l'auteur de *Modestella* Julie voyager à travers l'Europe, vivre sa première débâcle conjugale, frôler le naufrage psychologique, éponger ses dettes,

épouser une journaliste autrichienne et publier son fameux *Plaidoyer d'un fou*. Des lettres précieuses pour comprendre la terrible solitude – et parfois la folie – d'un visionnaire qui s'immola sur le volcan d'une écriture en perpétuelle éruption.

■ ANDRÉ CLAVEL

Correspondance, tome 2, par August Strindberg, trad. du suédois par Elena Balzamo. Zulma, 432 p., 22 €.

des gens chics, très élitistes, un peu enfermés dans leur passé. Les Norvégiens, plus rustres, manquent de souplesse, de nuance, mais ils sont intéressés par ce qu'il y a de fondamental en nous et sont très proches de l'âme humaine - le héros norvégien est souvent un simple d'esprit, un enfant, un animal. Les Islandais, eux, sont les intellectuels du lot, ils conversent sur les idées, les tendances, la politique. Depuis quelques années, le polar semble être une spécialité scandinave. Que pensez-vous du succès mondial de leurs auteurs ?

> C'est étonnant car ce ne sont pas du tout des maîtres du polar, à l'inverse des Américains. La vogue est née avec Henning Mankell. Quand son traducteur, Philippe Bouquet, s'est aperçu que cela plaisait, il a proposé d'autres traductions aux éditeurs, qui se sont tous précipités sur les auteurs de polars. Larsson, Lackberg, c'est pas mal, mais ils ne sont pas les plus grands prosateurs scandinaves. J'ai rencontré l'autre jour Indridason, un très bon écrivain à qui j'ai reproché de don-



RIEL L'EXPLORATEUR DU GROENLAND

On remonte son col, on enfle ses mitaines et on saute illico sur le traîneau du Danois Jørn Riel, chanteur du Grand Nord qui a passé une bonne partie de sa vie à fendre les glaces du Groenland. Ce qu'il en a rapporté, ce sont des histoires magiques, parfois drôlissimes, parfois aussi dépouillées que du Beckett, où l'on découvre le monde des Inuits : des légendes, des anecdotes, des aventures de chasseurs, des odyssees vers l'extrême, tout un fatras de « racontars » qui brûlent comme du schnaps. Et qui dévoilent les mystères de l'Arctique, ce désert blanc peuplé de solitaires dont Riel parle avec la jubilation d'un Nicolas Bouvier qui aurait lu Jean Maïaune. Le tout sous l'œil enchanté de la belle Emma, la vierge polaire au cœur « aussi chaud qu'un beignet aux pommes ». Un des livres les plus célèbres de Riel, qui a dépassé le million de lecteurs dans le monde scandinave. ■ A. C.

La Vierge froide et autres racontars, par Jørn Riel, trad. du danois par Susanne Juul et Bernard Saint-Bonnet. Gaia éditions, 185 p., 19 €.

ner dans cette mode ; il m'a répondu que s'il écrivait un « vrai » roman, cela lui rapporterait beaucoup moins de couronnes. Mais quid de la tradition de la belle prose, du récit bien fait ? Globalement, les romanciers d'aujourd'hui, victimes de leur popularité, sont un peu trop prolixes et

dispersés. C'est un peu comme les meubles Ikea, dont la devise est : « De l'idée avec de la qualité ». Je crains que l'idée reste mais que la qualité ne s'étiolle.

● PROPOS RECUEILLIS PAR M. P.

Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire. Bouquins/Robert Laffont.



Avril 2011

ESSAI

Correspondances
Tome II

D'August Strindberg
Zulma, 512 p. 22 €

Apriori, rien n'est plus convenu, et souvent décevant, qu'une correspondance. Si ce deuxième volume des lettres échangées d'August Strindberg frappe l'attention, c'est que l'homme encore heureux, que dévoile le premier volume de jeunesse, cède la place à une âme inquiète, solitaire, insatisfaite et véhémente. Au début de ce volume, nous sommes en 1877, il s'apprête à épouser Siri



von Essen qu'il incite à monter sur scène et à interpréter des rôles écrits pour elle. De ces années datent des chefs-d'œuvre comme *Mademoiselle Julie* ou *le Fils de la servante...* Le divorce, les ennuis d'argent, les voyages en Europe qu'il rêve de « conquérir », en passant par Paris, ne l'empêchent pas de convaler à nouveau, toujours en proie au tiraillement des paradoxes, à la brûlure des contradictions tragiques, qui éclatent dans ses lettres. ■ Alexis Lacroix



17 mars 2011

Le plus August de tous

« CORRESPONDANCE »,
TOME II (1885-1894)

d'August Strindberg

Traduit du suédois par Elena Balzamo,
Zulma, 510 p., 22 €

Il est la référence, le père du théâtre moderne, le peintre et photographe, le plus grand homme de lettres du pays, qui aurait dû recevoir le premier prix Nobel de littérature en 1901 quand il échut au fada Sully Prudhomme, dans les tâtonnements des débuts. Il est le subversif, l'irascible. « *Je suis socialiste, nihiliste, républicain, tout ce qui est à l'opposé des réactionnaires ! [...] J'aimerais contribuer à mettre tout sens dessus dessous, pour voir ce qui se trouve au fond* », écrivait-il dans une lettre datée de 1880, publiée dans le premier volume de cette correspondance pleine d'humour, de contradictions, de provocations, de doutes et de l'aplomb de celui qui se sait génie. La question de la misogynie de Strindberg, souvent débattue, est abordée de front en introduction de ce deuxième volume par son excellente traductrice Elena Balzamo, qui a reçu le prix Sévigné 2010-2011 pour son travail. Il faut lire les deux tomes comme le roman de cette vie passionnante, ancrée dans le monde des lettres suédoises de la fin du XIX^e siècle. On y voit un écrivain père de famille, correspondant avec Nietzsche, en voyage, amoureux ou évoquant ses découvertes techniques. Le troisième tome, à paraître, couvrira ses dernières années, jusqu'à sa mort en 1912.

Février 2011

Strindberg peu auguste

Correspondance, tome II (1885-1894), August Strindberg, choix, général, traduit de l'anglais du suédois par Elena Balzamo, éd. Zulma, 432 p., 27 €.

Par Lionel Richard

Le paranoïaque se comporte comme un « vrai juge d'instruction du monde qu'il accuse », explique Emmanuel Mounier en 1946, dans son *Traité du caractère*. Il faut avoir cette définition en tête pour aborder la lecture de la *Correspondance* du Suédois August Strindberg de 1885 à la fin de 1894, par le biais de l'excellent travail de traduction et d'édition qu'a effectué, comme pour le premier volume, Elena Balzamo. Dans la première phase de la période concernée, l'équilibre psychique de Strindberg amorce une dégradation. Il a été ébranlé par le procès pour « blasphème » que les autorités suédoises ont engagé contre les nouvelles de *Mariés* en 1884. Pour éviter une condamnation, il s'est résigné à rééditer le recueil en procédant à des coupes. Tandis qu'il choisit de vivre temporairement en France avec sa famille, il se lance dans des diatribes contre Dieu, contre les femmes, contre les Juifs. Ses relations se tendent avec la comédienne Siri von Essen, qu'il a épousée à la fin de 1877 et dont il a eu trois enfants. Dans sa nature possessive de « mâle » bouillonne la jalousie. Il est victime, clame-t-il à ses correspondants, d'une « femelle misérable et insignifiante ». D'abord, il se résout à une rupture sans nette séparation. Pendant cinq ans, il préserve des attaches avec Siri, et pas seulement, apparemment, pour éviter de trop perturber leur progéniture. « Ne voudrais-tu pas, la supplie-t-il en 1889, continuer d'avancer avec moi ? » Chimère. Leur divorce est prononcé en septembre 1892. Ils ne se reverront plus. À tout son entourage, il répète qu'il n'a pas l'intention de se remarier. Il veut « sauvegarder » son « Moi ». Prévoyant, il a déjà appris à se passer de presque tout. De femmes, d'alcool, de tabac, de livres, d'un coin de jardin. Autant d'interdits qu'il est incapable de respecter. Qu'advient-il alors ? Un enfer. Dettes à n'en plus finir. Impossibilité de travailler. Strindberg ne cesse de broyer du noir. Il interpelle son frère aîné, Axel, ses amis, ses éditeurs, pour qu'ils manifestent un peu de charité à son égard et lui envoient de l'argent. Ses lettres gagnent un peu de calme lors d'une deuxième phase, qui s'ouvre en 1893. Strindberg rencontre à Berlin une journaliste autrichienne, plus jeune que lui d'une vingtaine d'années, et admirative devant son théâtre : Frida Uhl. Le père de Frida est fortuné. Il dirige deux journaux influents à Vienne. Et elle apporte une dot. Alors, fiançailles. Et, contrairement aux promesses encore récentes de Strindberg, nouveau mariage. En 1894, il se retrouve père encore une fois. C'est une fille. Mais voici que, momentanément freiné, le mouvement

irrationnel dans lequel il a été pris quand il vivait avec Siri se ranime : jalousie, tensions, accumulation de dettes, insultes. « Tu es la bête humaine la plus infecte que j'aie jamais rencontrée », écrit-il à Frida en décembre 1894. Trois ans plus tard, deuxième divorce.

À cause de son hypertrophie du Moi, Strindberg ne peut évidemment prendre une juste mesure de la réalité, y compris à propos de ses livres. *Les Créanciers* ? Une pièce, annonce-t-il à un critique théâtral, riche de « découvertes psychologiques » sur la nature de la femme, un « vampire ». *Le Fils de la servante* ? Entièrement dans la « modernité », insiste-t-il auprès d'un éditeur. Et de forcer sur la réclame : cette autobiographie romancée n'a pas pour auteur un « dégénéré », comme le criminologiste Cesare Lombroso le donne à croire en prétendant apparentés le « génie » et la « folie », mais un « fort », un « géant ». Lui-même. Sur ce, affirmant partager les idées de Nietzsche, Strindberg tient à préciser qu'il n'est pas à ranger parmi les disciples de celui-ci. Leurs deux esprits se sont tout simplement rencontrés. Du reste, il a même devancé Nietzsche dans la mise en cause de la démocratie, du christianisme, du socialisme, du « féminisme ». Il faut bien lui concéder effectivement, dans les arguments qu'il expose afin de prouver l'infériorité de la femme, sa qualité d'original absolu. La féminisation du travail, claironne-t-il à la fin de 1890, conduira à un désastre



▲ August Strindberg, monstre de récriminations.

social. Exemple, les services postaux. Pourquoi ? Parce que les créatures perverses, disposant maintenant du droit d'embauche, « ouvrent les lettres et volent les timbres ». À travers le deuxième volume de sa correspondance, Strindberg semble ainsi errer, enfermé dans l'égoïsme, victime de son virulent délire. Il en devient presque pour lui-même un être de fiction, comme s'il se mettait en scène pour mieux se regarder. □

REVUE DES DEUX MONDES

Mars 2011

«Correspondance ~~romanesque~~
Correspondance, tome I
(1858-1885) et *tome II*
(1885-1894)

AUGUST STRINDBERG
Prix Sévigné 2010-2011
de la Correspondance
étrangère
Zulma
430 p., 22 € chaque tome

• Tu ne dois pas prendre cette lettre pour un morceau de littérature, tu sais bien que je ne fabule jamais, et s'il m'arrive de le faire c'est parce que j'ai le cœur trop plein. »

C'est pourtant un immense et jubilatoire morceau de littérature que nous proposent les éditions Zulma avec ce deuxième volume de la correspondance d'August Strindberg (le tome I, 1858-1885, est disponible depuis l'automne 2009).

Ce « cœur trop plein » qu'il livre dans une lettre adressée à son ami Eugène Fahlstet en 1872 (il a 23 ans) est déjà un embryon de la grandiloquence épistolaire dont il fait preuve jusqu'à sa mort en 1912. Dans le tome II, qui couvre la période 1885-1894, nous sommes en plein essor industriel de la Suède, au tournant d'une certaine évolu-

tion des mœurs, principalement autour de la famille.

August Strindberg (1819-1912), naturaliste atrabilaire, père du théâtre moderne avec son contemporain Ibsen (qu'il admire et exècre à la fois) est alors en pleine force de l'âge. Voyageant à multiples reprises dans toute l'Europe, affrontant refus, indifférence, difficultés financières et sentimentales ; il alimente alors un complexe de persécution qui trouve un exutoire au travers d'une correspondance intense et impulsive.

Ce délire paranoïaque, qui atteint toujours son apogée dans les moments de détresse, le fait frôler à maintes reprises l'antisémitisme le plus nauséeux (vite atténué lorsqu'il correspond avec Émile Zola) et une misogynie presque risible si elle n'était pas quelquefois pathétique : il va jusqu'à conspuer la Poste qui embauche des femmes et s'expose ainsi, selon lui, aux vols de toutes sortes ; ses pièces ne se jouent pas car le complot féministe oeuvre dans l'ombre... On serait outrés si on

était dupes car August Strindberg est aussi un grand amoureux et comme le disait Guitry, il est surtout « contre, tout contre les femmes » ; il leur en veut certainement de cette dépendance qui le paralyse.

Les lettres les plus intéressantes sont justement celles où il séduit les femmes qui partagent ensuite son existence : Siri von Essen, qui lui donne trois enfants et avec qui il reste marié quinze ans, et Frida Uhl, qu'il rencontre en 1892 et qui n'est que très brièvement sa seconde épouse.

À la première, il offre même une véritable leçon de littérature en lui conseillant d'écrire comme si elle s'adressait à quelqu'un, en gommant le destinataire, la date et la signature.

Il témoigne alors d'une tendresse absolue, idéaliste et chevaleresque, à la mesure de la haine féroce, venimeuse et ordurière dont il peut également être capable quand ces mêmes femmes se lassent de sa personnalité orageuse et l'abandonnent.

Après son premier divorce, il reporte

son affectivité sur ses enfants dans des lettres attendrissantes. Éphémère attitude qui prend fin lorsque sa fille aînée lui fait également des reproches qu'il ne supporte pas.

Mais les pépites de cette édition se nichent dans sa correspondance fascinée avec Zola, qu'il érige en maître absolu, et Nietzsche avec lequel il trouve une consolation philosophique dans sa destinée d'homme fort persécuté par les faibles (on ne se refait pas...).

Après avoir été tenté par une sorte de rousseauisme moderne mêlé de socialisme révolté et de velléité suicidaire mille fois exprimée, il trouve à la fin de ce tome II, à l'âge de 45 ans, une sorte d'apaisement dans un mysticisme contrastant avec son athéisme de jeunesse, qui l'éloigne de Nietzsche.

Un tome III couvrant la dernière partie de sa vie est en cours de traduction et sera disponible l'année prochaine. Gageons qu'il sera tout aussi passionnant pour celui qui voudra bien plonger le nez dans les morceaux de vie de ce curieux animal.

Saluons également le remarquable travail de traduction d'Elena Balzamo qui réussit pleinement à nous transmettre l'énergie convulsive de l'auteur. Elle est aussi à l'origine de cette édition.

• NOÉMIE DALIÈS •

Le magazine des Livres

Mars 2011

August, reviens...

Par Gerald Messadié

La Commission d'Autorisation de Mise de Livres sur le Marché (CAMLM) nous communique ceci : « L'attention du corps des lecteurs est attirée sur les effets secondaires observés après la lecture du second volume de la correspondance de l'écrivain suédois August Strindberg : agitation, ricanements, grognements solitaires et parfois accès de soliloque. Recommandée dans le traitement de l'asthénie proustesue et de la logorrhée parisienne, la lecture de l'ouvrage nécessite cependant une surveillance psychologique pendant les dix années suivant le traitement. »

509 pages de lettres. Non, un roman spontané : 509 pages qui racontent dix ans (1885-1894) d'un homme, non, d'un être humain, non d'un écrivain, bref, d'un être passionné qui, prodige, ne prend jamais la pose. Il est projeté tout cru sur le papier. Il est exactement ce qu'est la vie : contradictions. Misogyne avéré, il ne sait pas vivre sans une femme à ses côtés. Il se maria trois fois, c'est dire son intense détestation des femmes. Suédois, il ne supporte pas la « Souaïde ». Et misanthrope, il ne sait comment sauver l'humanité de la perte, surtout celle dont le menacent les idées. Peut-être a-t-il inventé le mot « idéux ». Semait-il anarchiste ? Attention au maniement des mots. Ce qualificatif a fini par ne plus désigner que des chevelus échoués qui finissent par poser des bombes. Ce n'est pas le cas de Strindberg.

On comprend que les éditeurs ne lui aient pas rendu la vie facile. Il dérangeait, il exaspérait, surtout les Suédois, qui aspiraient à une vie tranquille pendant les longues nuits du cercle polaire arctique et voulaient croire que la terre tournait rond. À vrai dire, les éditeurs ont été dans le meilleur des cas parcimonieux, sinon minables et inintelligents avec lui. Albert et Karl Otto Bonnier en particulier (en dépit des éloges que leur adresse l'incomparable Elena Balzamo, dont il sera question plus bas). Comparées à celles de Strindberg, les lettres de Céline à Gaston Gallimard ressemblent à des complaintes de chaises au curé de la paroisse, parce qu'il n'y avait plus assez de chandeliers devant l'autel de Ste Phasme. Mais enfin, le jour où l'on verra des écrivains contents de leur éditeur...

55 volumes, c'est ce que représente le total des œuvres de Strindberg (1849-1912), théâtre, romans, écrits de voyage. On n'en connaît en France que des bribes. À part *Mademoiselle Julie* et peut-être *La Sonate des spectres*, au théâtre, *Le Plaidoyer d'un fou* et *Le fils de la servante* dans le meilleur des cas.

Autant dire que Strindberg est un écrivain inconnu.

Que raconte Strindberg, d'autre que ses démêlés avec les éditeurs ? Ses mariages, d'abord. Et là, on comprend qu'Ingmar Bergman l'ait beaucoup lu. *Cris et chuchotements*, par exemple, est du Strindberg épuré. Aucun autre que le « fou » n'a rapporté, au sens de « reportage », aussi fidèlement la guerre civile permanente qu'est un couple. Les infidélités de Siri, ses accusations de « manque de virilité » proférées contre son mari (il les rejette en citant ses mensurations intimes, prises dans un bordel de Genève), ses jérémiades et ses manigances sont décrites de jour en jour comme sur un journal de clinicien. Un vertige.

« Ne vous mariez jamais ! écrit-il à l'ami Pehr Straff après un divorce. Car vous pouvez, comme Monsieur Bovary, vivre toute votre vie sans savoir avec qui. »

Les éditions Zulma ont entrepris la publication de la correspondance d'August Strindberg. L'homme encore heureux, que dévoile le premier volume de jeunesse, cède la place dans le second volume à une âme inquiète, solitaire, insatisfaite et violente. Cette correspondance, immense archipel de la littérature scandinave, est une formidable entreprise d'investigation intellectuelle.



August Strindberg (1849-1912), écrivain, dramaturge et peintre fait partie des auteurs suédois les plus importants. Grand voyageur, il est également connu pour les relations orageuses qu'il entretenait avec ses femmes et ses amis.

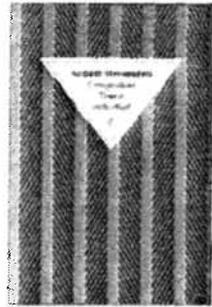


Le bureau d'August Strindberg dans sa dernière résidence à Stockholm, photographié par Renaud Camus dans le cadre des *Demeures de l'esprit, Suède* (Fayard), à paraître en 2011.

Ses notations littéraires laissent parfois par leur présence ou leur culot. En 1885, il écrit ainsi : « Nul doute que la surproduction rendra bientôt désuet le travail littéraire. » Bigre, à l'époque, déjà. Son idée de la littérature de l'avenir, c'est : « Sans intrigue, sans style. De la psychologie. » Et : « Pas de paysage, pas de meubles, pas de style ! »

Il révère Zola, qui finira d'ailleurs par préférer l'un de ses livres. Il idolâtre Nietzsche : « Vous avez donné à l'humanité le livre le plus profond qu'elle possède... » (la *Généalogie de la Morale*). Ses considérations sur le christianisme sont cinglantes ; il observe ainsi que « les Romains et les Grecs cultivés ne se sont jamais convertis, tandis que les Goths, les Lombards, les Germains, les Saxons et les habitants du Nord ont gobé les sermoes... » Pas de quoi se faire bien voir des bien-pensants.

Les notations critiques méritent qu'on les retienne. Ainsi, il ne trouve pas de mérite à Guerre et Paix de Tolstoï : « Mais comment arrive-t-on à supporter ces interminables babillages de bonnes femmes ? [...] Les scènes de bataille sont des ratages artistiques, aucune image n'en subsiste. [...] Tolstoï a perdu lui-même la faculté hallucinoïde... » Il est d'ailleurs d'accord sur ce point avec



CORRESPONDANCE, TOME 2, 1885-1894, August Strindberg, Éditions Zulma, 512 p., 22 €
Choix, présentation et traduction du suédois par Elena Balzamo, prix Sévigné de littérature étrangère 2010-2011.

Tourguéniev : « Dans *Le Temps d'hier* on lit le billet suivant de Tourguéniev : Le roman de Tolstoï est une chose extraordinaire ; ses points faibles, précisément ceux dont le public (russe) s'est enthousiasmé sont le côté historique et la psychologie. Son histoire est un tour de passe-passe, obtenu par de menus faits qu'il jette aux yeux ; sa psychologie est un mél-unfo monotone d'impressions toujours les mêmes... »
Tiens, si on les engageait comme critiques, ces deux-là ?

Il ne supporte pas le féminisme : il est mort à temps. « La femme non-mariée a-t-elle besoin d'envahir le marché du travail masculin, alors qu'elle dispose du sien propre ? Elle peut être servante, nourrice, gouvernante, institutrice, professeur de musique, comédienne, danseuse, cantatrice, demoiselle d'honneur, reine, impératrice, et dans le pire des cas, putain. Alors qu'à l'homme ce dernier métier est fermé. » Voire.

Qu'est-il donc ? « Le reste nihiliste, ennemi juré de tous les tyrans, probablement surtout des tyrans socialistes, car ce sont des post-idealistes. Mon mot d'ordre : attaquer tous les programmes, renverser tous les leaders, dynamiter tous les partis ! »
Sa peinture, qui est méconnue autant que splendide, le reflète plus exactement : il est un romantique exacerbé.

Reviens, August !
On doit la traduction de ces lettres et le remarquable travail de documentation sur les destinataires à Elena Balzamo, qui s'est vouée depuis des années à faire connaître l'œuvre de Strindberg en France. Presque un sacerdoce. On ne déplorera que des vétilles dans ce prodigieux travail du deuxième tome de la correspondance de ce phare. Pourquoi avancer que Nietzsche « repoussa » Strindberg ? Quelques petits coups de brosse ça et là eussent par ailleurs éliminé certaines maladresses de transcription. Mais ce n'est presque rien en regard du résultat.
Par la même occasion, on se procurera le premier tome de la même correspondance, où l'on trouve d'autres trésors et quelques notations pittoresques sur Paris, où vivre est alors un calvaire pour écrivain fauché : « Pisser coûte 5 centimes et chier un franc minimum. » ■

Mercredi 27 avril 2011

Tentations livre

Les lettres de la semaine

L'impossible M. Strindberg

AUGUST STRINDBERG. CORRESPONDANCE. T. II (1885-1894). Zulma, 511 p., 22 €.

Ce second tome de la correspondance du plus grand récriminant que la terre ait jamais porté creuse encore davantage les errements et tourments d'un homme incapable de trouver sa place dans une société qu'il exècre et qui le lui rend bien. Témoin les lettres courroucées, ratiocineuses, désespérantes ou désespérées adressées, de 1885 à 1894, à ses amours, ses amis, ses ennemis, créanciers, éditeurs, traducteurs, directeurs de théâtre, et même à Nietzsche, en suédois, en français et en allemand.

Cette inaptitude au bonheur se nourrit de tout ce qui contrarie Strindberg : les juifs en général et son éditeur parisien Abel Bonnier en particulier, les francs-maçons, les chrétiens, les jeunes car ils soutiennent les femmes, les femmes parce qu'elles sont faites pour démolir l'homme. Et puis le manque d'argent, les jaloux, Ibsen le faux prophète jadis adoré, son pays... « Je vais devenir fou ! » lâche l'auteur de *Père*, dont le héros finira dans une camisole de force sous le regard de sa diabolique femme.

Peut-on aimer Strindberg ? Impossible pour ses trois épouses et pour les amis qu'il a dégoûtés. Seule une pitié agacée semble de mise face à la souffrance que ce génie emporté diffuse à travers ces centaines de lettres et, bien sûr, à travers son œuvre

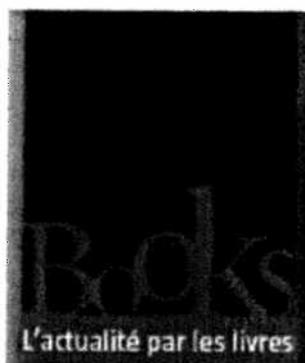


August Strindberg - Ici, vers 1885 - ou l'inaptitude au bonheur.

théâtrale, écho et miroir de sa propre vie. Mécontent de tout sauf de lui-même, l'auteur du *Plaidoyer d'un fou* déboûle sur le dos de sa fureur. Ses lettres sont à porter à son dossier. A charge et à décharge. ☺

Laurence Liban

A voir : *Mademoiselle Julie et Créanciers*, mis en scène par Christian Schiaretti, Théâtre de la Colline, Paris (XX^e), du 7 mai au 11 juin.



Mars 2011

Strindberg en toutes lettres

La correspondance d'August Strindberg forme un genre à part entière dans son œuvre, non seulement parce qu'elle compte quelque dix mille lettres (vingt-deux volumes dans l'édition suédoise!), mais aussi parce que le génial auteur d'*Inferno* y « passe sans cesse d'un rôle à l'autre selon les sujets abordés et les destinataires », écrit Lars Lönnroth dans le *Svenska Dagbladet*. Dans ce deuxième volume traduit chez Zulma, « Strindberg peut apparaître tour à tour, parfois même simultanément, comme un amant dévoué, un critique littéraire glacial, un doux rêveur, un ami vantard et misogyne, un humble pénitent, le plus grand des génies et la pire des canailles – tout cela avec la même perspicacité et précision d'écriture ».

Correspondance. Volume 2 (1885-1894), d'August Strindberg, traduit par Elena Balzamo, Zulma, 512 p., 22 €, à paraître le 10 mars.

Histoires littéraires

Revue trimestrielle consacrée à la littérature
française des XIX^e et XX^e siècles

N°51 - 3^e trimestre 2012

190

LIVRES REÇUS



Strindberg vu par Carl Jacobsson, 1910.

Strindberg. August Strindberg, *Correspondance*, tomes 1 et 2, édition, traduction et annotation d'Elena Balzamo (Zulma, 2009 et 2011, 430 et 512 p., 22 € chaque tome). Un monument ! Cette première édition de la correspondance de Strindberg (1849-1912), « à usage et intelligence » française, comme le précise son éditrice, ne contient que moins de dix pour cent des dix mille lettres publiées en vingt volumes, de 1947 à 1996, chez l'éditeur Albert Bonnier de Stockholm. Elle est l'occasion de faire le point sur la réception en France d'un des plus grands dramaturges, véritable fondateur du théâtre moderne (pourtant, à l'encontre d'Ibsen, son principal concurrent, Strindberg n'a toujours pas son Pléiade). Bien du temps a passé depuis que, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, le découvraient et s'employaient à le promouvoir André Antoine en son Théâtre-Libre (*Mademoiselle Julie* en 1893) et Lugné-Poe au Théâtre de l'Œuvre (*Créanciers* et *Père* en 1894). Ce fut ensuite, non sans un petit scandale, qu'Artaud mit en scène *Le Songe* dans sa première expérience théâtrale (avec le Théâtre Alfred Jarry en 1928), même si ce scandale provoqué par André Breton ne portait pas

vraiment sur le fond. Arthur Adamov, traducteur de *l'Inferno* en 1947, consacra une première monographie à son auteur en 1955. Curieusement, c'est Boris Vian qui écrivit, en 1952, une adaptation de *Mademoiselle Julie*, et, non moins curieusement, c'est Claude Chabrol qui « ressuscita » *la Danse de mort*, dernière pièce de Strindberg, pour la télévision en 1982, pièce qu'il mit lui-même en scène au Théâtre de l'Atelier deux ans plus tard. La porte était dès lors ouverte pour que des actrices, aussi à l'aise à l'écran que sur les planches, s'emparent des rôles féminins (Isabelle Adjani puis Fanny Ardant dans *Mademoiselle Julie* en 1983, Charlotte Rampling dans *la Danse de mort* en 2007, Juliette Binoche dans *Mademoiselle Julie* en 2011). Devant le temps mis à sa reconnaissance, on peut se poser la question : Strindberg brûlerait-il encore ? C'est à cette question que la *Correspondance* publiée aujourd'hui est en passe de répondre. Son éditrice et traductrice, confrontée déjà à la difficulté d'opérer un tri, a dû surmonter bien des obstacles, à commencer par celui de la langue : Strindberg a manié avec dextérité tant le suédois que le français, l'allemand, l'anglais, les mêlant joyeusement dans les mêmes lettres et ne s'interdisant pas les jeux de mots multi-linguistiques. Elena Balzamo, pour éclairer ses choix, donne des repères chronologiques, sous l'en-tête « Que faisiez-vous ? », « À qui écriviez-vous ? », suivis de notices biographiques des correspondants. À mentionner, en ouverture du tome II, un essai d'explicitation de la misogynie de Strindberg. Cette *Correspondance*, que Strindberg avait lui-même envisagé de publier (il n'y a donc pas de « trahison » dans son cas), va de ses aventures amoureuses aux débats et polémiques politiques (Ah ! la censure en Suède en son temps, qui entraîna son exil et sa recherche de reconnaissance, notamment en France). « Gigantesque soliloque » (car Strindberg fait souvent fi des réponses), elle équivaut à un Journal, se présente comme un véritable laboratoire d'idées, correspond même à un roman, dont l'écrivain avait déjà rassemblé sous cette forme quelques pans.

Jeudi 17 mars 2011

CULTURE

Strindberg, entre génie et névrose

Littérature

À travers sa correspondance, se fait jour la personnalité instable et passionnée du grand dramaturge suédois.

Évoquer August Strindberg (1849-1912), c'est à la fois évoquer un grand écrivain et un grand névrosé. L'homme, caméléon de la littérature mondiale, réunit



August Strindberg. Un touche-à-tout de génie, dont le tempérament instable le porta aux confins de la folie.

sonnages se cherchent dans les métamorphoses et le dédoublement d'une personnalité passionnée mais instable. Klaus Mann écrit à son sujet : « Son tragique dégénère parfois en un besoin obsessionnel d'avoir le dernier mot, sa plainte se mue en criaileries perçantes. »

Son théâtre, comme sa correspondance – six mille lettres environ –, reflète une quête, la recherche d'un secret. Dès ses débuts en littérature, il a considéré sa correspondance, d'une expressivité étonnante, comme faisant partie intégrante de son œuvre, ce qui explique qu'il conserva un double de chacune de ses lettres. Il est passé maître dans la création d'une atmosphère autour de ses personnages, constatait Franz Kafka.

Strindberg est misogyne ; un misogyne qui ne peut se passer des femmes. Marié trois fois, il subit trois échecs. C'est un séducteur inattendu, un père dévoué flanqué de trois enfants, un homme pressé. Ses lettres prouvent la difficulté qu'ont les êtres à communiquer entre eux.

Susceptible, ombrageux, condescendant, gueulard,

hystérique, il instaure dans sa correspondance un dialogue de sourds, ce qui complique ses rapports avec ses confrères ; également avec ceux chargés d'assurer sa vie matérielle dès lors qu'il ne cesse de se plaindre de manquer d'argent. Sa

vie amoureuse est mouvementée. Elle accentue son déséquilibre.

Strindberg oscille entre littérature, science, journalisme, sociologie, philosophie. C'est un malheureux qui se lamente d'être mal

aimé. Nous sommes loin de la *Crucifixion en rose* chère à Henry Miller. Il conteste, se raidit, se rebelle. Son tempérament plombe sa vie affective, ses projets, ses incessants déplacements.

Son désespoir est le ferment d'une œuvre qui veut convaincre, qui veut subjuguier la réalité supraréelle, celle qui participe à l'essence même de la poésie et dont ses lettres retiennent les signes dominants. Il estime que son œuvre a sa place au plus haut niveau. On finit par comprendre comment cet homme fébrile a pu explorer quelques-unes des voies majeures de la littérature européenne pour en atteindre les limites extrêmes.

Brecht, O'Neill, Pirandello se réclameront de lui

Influencé par Kierkegaard et Nietzsche avec lequel il entretient une correspondance, Strindberg fait preuve d'humilité lorsqu'il s'adresse à Émile Zola, lui donnant du « cher maître ». Son expérience de la vie est sans équivalent de par la multitude des métiers qu'il a exercés, s'essayant dans tous les genres littéraires, n'hésitant pas à s'improviser acteur. Il martèle chacune de ses phrases avec rage.

Strindberg n'a pas que des adversaires ; il a aussi des lecteurs enthousiastes. Knut Hamsun (1859-1952) lui voue une admiration qui ne fut jamais réciproque. Strindberg découvre Léon Tolstoï, le rejoint sur plusieurs points, s'en écarte lorsqu'il émet plus que des réserves sur la construction de *Guerre et Paix*. Il s'enflamme, écrivant en lettres capitales : « Attaquer tous les programmes, renverser tous les leaders, dynamiter tous les partis ! ».

De Nietzsche il dira qu'il annonce le déclin de l'Europe et du christianisme ; du réveil de l'Orient, qu'il « reprend ses droits en tant qu'aristocratie qui a derrière elle la tradition la plus ancienne ». L'influence de Strindberg a été considérable : Kurt Tucholsky, Bertolt Brecht, Eugene O'Neill, Luigi Pirandello se réclameront de lui.

Aujourd'hui, les romans noirs des pays nordiques lui doivent une fière chandelle. La plupart des écrivains du genre lui sont redevables de quelque chose : ses jeux d'ombres et de lumière, le ressentiment des personnages, leur délire de persécution, l'art de la dissimulation, la vengeance. ALFRED EIBEL

À lire

Correspondance tome I (1858-1885).

Correspondance tome II (1885-1894), d'August Strindberg, Zulma, 432 et 512 pages, 22 € chaque.